

AFEF • 14/01/2017

Enseigner la littérature quels-enjeux, quelles-préconisations, quelles-valeurs, quels corpus ?

Luc Dall'Armellina

Tout d'abord merci beaucoup de m'avoir invité à témoigner de ce que j'ai vu, entendu et retenu de cette journée de recherche et d'interrogations autour de :

"Enseigner la littérature : Quels enjeux ? Quelles préconisations, Quelles valeurs ? Quels corpus ?"

De quoi ai-je été le "grand témoin" aujourd'hui ? A défaut d'être grand, du moins ai-je été présent et concerné, bien qu'en léger décalage avec nombre d'entre vous puisque je ne suis pas un enseignant de français ou de lettres mais un auteur de poésie et littérature numérique, un chercheur en arts, un formateur d'enseignants à l'ESPE de Versailles.

Les trois interventions de ce matin nous ont permis de situer et de nourrir de questions le problème posé par l'intitulé de la journée.

Il a été question avec J.L. Dumortier, de visions, d'interprétations et de pensée critique quand aux enjeux de la formation littéraire versus l'enseignement de la littérature. Comment par exemple faire advenir une communauté discursive littéraire et mettre en commun ses pratiques ? Car s'il existe des instructions variables du ministère, leurs interprétations et leurs mises en place est soumise aux aléas de nombreux paramètres, politiques, économiques, culturels, institutionnels, professionnels, personnels... Comment faire de l'éducation littéraire la chance pour tous d'une pratique esthétique ? Et c'est peut-être Roland Barthes qui donne la réponse la moins équivoque et la plus radicale : "il ne faut enseigner que la littérature". Littérature entendue au sens que lui donnent des écrivains comme Roland Barthes ou Maurice Blanchot, mais aussi des philosophes comme Gilles Deleuze : celle de l'invention de la langue par la pratique de l'écriture.

Avec Maryse Lopez, il a été question des voies multiples que prend l'instrumentalisation morale et technique de la littérature dans la formation des ouvriers. De ce parcours dans les textes de loi fixant les modalités et enjeux de l'enseignement de la littérature de l'après

guerre, j'ai retenu la question "Comment la formation littéraire permet-elle de penser un enseignement prescriptif de la morale ouvrière ?" (revue Apprentissages n°5, février 1946). Où l'on mesure à travers cette question que de doute il n'y avait pas : la littérature et sa pratique étaient alors entendues sans équivoque comme moyen de prescription morale, assumées comme instrumentalisation.

Avec Marlène Lebrun, nous revenions à notre monde contemporain, dans la classe. L'accent y était mis, depuis des situations de didactique du français : sur l'importance du partage des écrits (y compris leurs lectures) pour valoriser les singularités et questionner les modalités de ce partage. Enfin, la question était posée des conditions d'existence d'une communauté discursive apprenante, avec l'émergence d'une figure nouvelle pour l'enseignant mais aussi pour les pairs : l'ami critique, un lecteur et auditeur portant une attention esthétique aux écrits et à leurs lectures.

L'Atelier de Marlène Lebrun s'est ensuite ouvert par un échange sur le débat interprétatif, à travers la différence que nous faisons entre Comprendre et Interpréter :

Comprendre c'est toujours comprendre quelque chose : les consignes, les idées, les intentions, les signes, les postures, on comprend plutôt par la raison, sans pour autant que la sensibilité y soit étrangère. Interpréter procéderait d'un mouvement différent, interpréter c'est lire entre les lignes, c'est parvenir à s'appropriier quelque chose par la raison sensible (en musique comme en littérature), c'est "faire sien" quelque chose qui ne l'était pas. L'interprétation procède plutôt de l'interaction, d'un processus qui consiste à donner du sens et non d'un enchaînement causal. D'autre part, j'interprète ce que je comprends, mais j'interprète aussi bien ce que ne je comprends pas : c'est même parfois l'occasion d'en faire un vecteur d'invention.

Après la lecture d'un extrait du texte "Quand Angèle fut seule", de Pascal Mériageau. Nous avons la consigne de faire en un très court texte, le portrait d'Angèle :

Après nos écritures, nous lisons et écoutons nos 3 textes :

1 de type "ethnocritique"

1 de type "elliptique"

1 de type "jeu de langage" (le mien) :

A Sainte-Croix

A Sainte-Croix, Angèle la portait seule maintenant, sa vie entre les champs, qu'elle ne la percevait plus qu'au travers des vitres embuées de la cuisine, la cafetière rangée en haut de l'armoire, lui disait que Baptiste ne boirait plus de son café.

A Sainte Croix, la St Jean aurait toujours pour Angèle ce goût acre de tabac, ces confitures inutiles et ce café, maintenant sans buveur.

Personne de nous n'a repéré la dimension policière derrière cette apparente fresque naturaliste paysanne. Ce texte est à dévoilement progressif et en effet, on peut y déceler des éléments en toute fin, qui font de cette histoire campagnarde le récit d'un assassinat préparé avec méthode. (On pourrait avec un tel texte, faire un hypertexte en atelier, afin d'écrire les suites ou interprétations différentes).

J'ai découvert à travers cet atelier, une démarche fort intéressante qui est selon moi un hybride entre atelier d'écritures et didactique littéraire. Orienté vers la compréhension et la fabrique des savoirs, cet atelier fait cependant plus que cela en ouvrant à l'expérience partagée des interprétations multiples en collectif. Mais partager ses interprétations par les mots dans un cadre et à dessein scolaire n'est pas la même chose (ne produit pas la même chose) que d'expérimenter l'écriture de ses interprétations sans que celles-ci n'aient de caution didactique ou scolaire.

Ce que je constate, en tant que chercheur en arts, c'est que partout à l'école les pratiques artistiques (c'est vrai en littérature comme en arts plastiques, en musique et en danse) sont le plus souvent envisagées comme des objets scolaires : il faut qu'ils permettent d'acquérir une connaissance, un savoir, une compétence, transposable, quantifiable, évaluable. Loin de moi l'idée de dire qu'il faille cesser ces approches. Je pense par contre qu'elles devraient être complétées par d'autres, celles des arts : expérimentations, créations, individuelles et collectives, rencontres, écoutes, lectures, performances, éditions en usant librement des processus de la fabrique de la littérature en ateliers.

Je me suis demandé pourquoi un partage équilibré semblait si difficile entre fabrique des connaissances individuelles (savoirs) et expérimentations partagées (arts) dans des temps et selon des modalités spécifiques.

Il apparaît dans nos échanges d'aujourd'hui que l'évaluation à l'école peut être si pressante et contrainte, qu'elle finit par exclure un certain nombre d'élèves ou d'étudiants. C'est de fait un des points d'achoppement des ateliers d'écritures créatives : ne pas évaluer scolairement ne signifie pas ne pas avoir les effets d'une évaluation. Le groupe avec qui vous aurez écrit un ensemble de texte, avec qui vous aurez édité sous forme imprimée ou en ligne, à partir duquel vous aurez organisé une lecture publique, fera l'expérience, lors de cette lecture publique de l'évaluation qui a cours en arts : l'appréciation du public, de sa critique, de ses commentateurs, de ses amateurs.

L'atelier d'écritures littéraire peut déjouer ce risque en allant jusqu'au bout de la démarche artistique et en s'abstenant de la réduire ou de la plier à des procédures ou approches scolaires.

Alors comment penser et pratiquer l'atelier d'écritures pour qu'il soit cet espace-temps singulier de l'invention littéraire, celui du faire ? Espace-temps singulier ne signifie pas relégation à une zone de friche, mais bien lieu d'une pratique artistique littéraire exigeante, d'une zone d'expérience esthétique partagée en communauté de pairs, évaluée - avant tout - par les pairs et par le public des lecteurs. L'épreuve que représente la restitution publique finale (sous forme d'édition, de lecture, de performance) tient de l'évaluation propre à la pratique littéraire.

Pour le dire autrement, ne faut-il pas déscolariser la formation littéraire pour que cette pratique et culture artistique retrouve l'espace libre qui ne peut être que le sien ?

Déscolariser ne veut pas dire la mener en dehors de l'école, mais de la mener dans sa marge, en atelier, avec un écrivain invité, comme le prévoit d'ailleurs la charte de L'Education Artistique et Culturelle dont le texte est régulièrement remis à jour par une successions de BO (le dernier datant de 2013). Le cadre existe, ou plutôt la préconisation ministérielle existe, mais se heurte à la culture trop exclusivement scolaire des enseignants, dont peu sont informés de l'existence, de l'intérêt, des procédures, de enjeux, des modalités de sa mise en oeuvre.

Sur littérature et valeur

La question de la valeur de la littérature, peut être imposée politiquement de l'extérieur, elle vit alors son instrumentalisation, nous l'avons vu au travers de l'exposé de Maryse Lopez :

"La littérature sert à socialiser", elle peut faire aussi l'objet d'un procès en légitimité : "Que vaut la littérature ?", elle peut se poser comme question critique "Que vaut telle oeuvre ?", elle se pose aussi nous l'avons vu, comme une question morale "Que faut-il (faire) lire ?".

La valeur - à l'école - c'est je crois, ce qu'on met sur/dans la littérature pour la justifier comme objet scolaire. Ce faisant on l'instrumentalise en lui retirant la confiance qu'elle mérite, on veut d'elle qu'elle soit l'occasion d'apprendre, d'acquérir, de socialiser, de pacifier, de moraliser, etc.

On a le sentiment de lui donner beaucoup (l'histoire, les époques, les courants, la didactique, les techniques, la culture) mais on lui retire l'essentiel, son art : poïétique, esthétique et politique, ainsi que le montre Jacques Rancière dans Le partage du sensible.

Il est temps je crois d'ouvrir l'espace de liberté de la littérature à l'école, de la laisser y inventer ses valeurs, au gré des expérimentations singulières, individuelles et collectives en ateliers d'écritures. Ses valeurs, elle les tient d'elle-même et non de ce que l'on veut quelle soit. Ses valeurs ne relèvent-elles pas essentiellement et nécessairement de l'invention imprescriptible et incessante de l'humain ?

Luc Dall'Armellina – lucdall@free.fr